Vous voyez que nous sommes loin des mœurs et coutumes du monde civilisé, qu'il faut savoir prendre son monde par ici, qu'il nous faut aussi acquérir une grande autorité et une grande influence sur ces gens pour qu'ils nous comprennent d'abord (car il semble que nous devons leur paraître ridicules parfois), et ensuite acceptent le grand bien que nous venons leur procurer.

A. TURQUETIL, *O. M. I.*

II. — Rapport sur la mission du lac Cumberland

Mission Saint-Joseph, 25 avril 1914.

Depuis notre dernier rapport, paru en l'année 1910, un événement d'une importance capitale pour cette mission est venu nous apporter la joie et jeter une lueur d'espoir dans le ciel sombre de l'avenir. Le nouveau Vicariat de Keewatin a pris naissance; il s'est détaché de son aîné : l'Alberta-Saskatchewan, pour son soulagement et sa décharge, telle une branche surnuméraire que le prudent jardinier retranche de l'arbre trop riche et ployant sous le poids de ses fruits.

Nonobstant le regret et l'amertume inhérentes à toute séparation, la perspective d'un surcroît de vie et de force devant en résulter, la joie et la reconnaissance ont fait tressaillir nos cœurs. Notre confiance dans l'avenir était d'autant plus grande que l'élu du ciel, choisi pour devenir notre Père, avait déjà combattu dans nos rangs, et connaissait admirablement bien le troupeau confié à sa vigilance. A lui s'appliquaient en toute vérité ces paroles de nos saints Livres : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Mais nulle autre mission n'était plus en droit de se montrer heureuse et fière d'un tel choix, que la mission Saint-Joseph, que Mgr Charlebois lui-même avait

fondée et administrée pendant de longues années, avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge.

L'érection de l'évêché et la résidence du Vicaire des missions à la mission du Pas nous ont valu la faveur et l'avantage de devenir les plus proches voisins de sa Grandeur. Il en est résulté pour nous la décharge de la desserte des missions du Pas et du Grand Rapide, autrefois confiées à nos soins ; grand soulagement et bien opportun pour le missionnaire de Cumberland qui n'a plus à son service les jambes neuves du temps jadis.

Une autre conséquence, laquelle ne fut pas aussi bienvenue que la première, a été : la suppression définitive de son socius. Et quand ce socius n'était autre que le cher P. Ignace Renaud, au cœur si vraiment Oblat et au zèle si intrépide, vous devez penser combien son éloignement a été douloureusement senti. Adieu donc et pour longtemps la vie de famille, pourtant si nécessaire dans ces pays sauvages. La solitude sera désormais son pain quotidien. Pour soulager sa conscience dans le cœur du prêtre et en recevoir la grâce et le secours d'une absolution, il lui faudra atteler ses petits chiens et entreprendre un voyage de deux jours. Que la volonté de Dieu soit faite ! C'est le bien des âmes et la rareté des ouvriers qui l'exigent. D'ailleurs, combien de missionnaires sont encore plus solitaires que nous ! Le voisinage du Père aimé de notre famille du Keewatin n'est-il pas d'ailleurs pour nous le plus précieux des avantages ? Il nous sera facile, après tout, quand le cœur voudra faillir et le courage décroître, d'aller le réchauffer et le fortifier, là-bas, au foyer de la charité et du dévouement.

Grâce aussi à cette proximité de l'évêché, nous avons pu être favorisés chaque année du grand bienfait des visites pastorales. La première visite de Sa Grandeur fut en mars 1911, quelques mois après sa consécration épiscopale. Il tardait à Monseigneur de revoir ses anciennes brebis ; et, de notre côté, nous soupirions après le jour où il nous

serait donné de revoir notre Pasteur revêtu de la plénitude du sacerdoce. Grand fut le bonheur de part et d'autre. Je ne m'attarderai pas à vous redire ce que fut cette première entrevue du Pasteur bien-aimé avec ses ouailles; une plume plus habile en a déjà entretenu mes lecteurs.

Les deux années suivantes et dans le beau mois de Marie, la mission Saint-Joseph eut encore le bonheur de posséder son Pasteur durant quelques jours. En ces deux circonstances, Monseigneur voulut bien nous prêcher lui-même la retraite et évangéliser son peuple avec beaucoup de zèle. Il en est résulté pour tous une grande abondance de grâces et de bénédictions célestes. Le missionnaire de cette chrétienté est heureux d'en témoigner une fois encore sa plus vive reconnaissance.

Qu'on me permette toutefois d'exprimer ici un regret du cœur : c'est d'avoir été privé, à l'occasion de ces visites, du bonheur et de la consolation d'offrir à Sa Grandeur une réception convenable et due à sa dignité. Mais les circonstances ne l'ont point permis.

Monseigneur, voyageant ordinairement à bord du bateau à vapeur, il nous était impossible de connaître le jour et l'heure de son arrivée : car dans ces pays, l'horaire de l'arrivée comme du départ des bateaux est toujours inconnu. C'est ce qui vous explique comment, un beau soir, juste au moment d'aller sonner ma cloche pour le mois de Marie, des enfants se précipitent à ma rencontre : « Makawob Ritchi ayamihewikimaw! Voici le grand priant qui arrive! » Et de fait, j'aperçois Monseigneur à la sortie du bois. Mes petites cloches firent seules les frais de la réception épiscopale. Sa Grandeur nous arrive dans un triste état; pensez donc! il lui avait fallu traverser à pied et dans la boue et l'eau jusqu'aux genoux un méchant portage de deux milles. — « Une bonne petite marche fait du bien, me dit-il; rien de plus sanitaire au printemps, comme un bon bain froid à la Kneipp. » C'est tout ce que j'ai reçu en guise de consolation.

L'année d'après, à pareille époque, Monseigneur nous arrive encore à l'improviste, à 10 heures du soir, au milieu des ténèbres. Cette fois, Sa Grandeur fit sa réception lui-même, sans autre spectateur que les étoiles du firmament. Votre serviteur était alors au repos, peut-être au milieu de songes heureux, quand tout d'un coup : « Haw ! waniska ! Allons, allons, debout !... » Je ne me le suis pas laissé dire deux fois, vous pensez bien, car j'avais reconnu cette voix. Avant longtemps, j'étais dans les bras de Sa Grandeur.

Deux mois après, par une belle matinée pluvieuse de juillet : encore une alerte ! ! « Allons, allons, levez-vous donc ! » Ce fut, ce jour-là, mon *Benedicamus Domino*. Il était alors 3 heures ½ du matin, et, tout naturellement, j'étais encore endormi. Monseigneur m'attendait en bas. Sa réception était finie, et, une fois encore, manquée. Malheureusement, Monseigneur m'était arrivé clopin-clopant, avec un seul pied chaussé ; l'autre soulier étant resté en route dans un trou de boue. J'envoyai aussitôt des enfants à la recherche de cette malheureuse chaussure.

Oui, plaignez le pauvre missionnaire de Saint-Joseph, après de telles aventures, car c'est lui qui est le plus à plaindre. Voilà, en effet, que l'on s'avise de me rebaptiser du beau nom de : « Petit Père qui dort toujours. » Mais, je vous le demande, il faut bien dormir, à 11 heures du soir et à 3 heures du matin, quand la Règle l'ordonne ! J'espère que cette bonne excuse contribuera un peu à remettre à flot ma réputation, si gravement compromise ! Bref, à quelque chose malheur est bon : car de telles réceptions, par leur pittoresque simplicité, pourront servir au besoin à mettre en relief et à rehausser ce laisser-aller si franc et si apostolique de l'Evêque missionnaire.

Le plus grand désir de notre premier pasteur et l'objet de tous ses efforts, secondés par ceux de son missionnaire, furent de secouer, si possible, la torpeur de cette chrétienté, pour tâcher de la faire entrer dans le mouvement de renouveau et de restauration spirituelle entrepris par notre

glorieux et saint Pontife Pie X. Nos chrétiens ont-ils répondu à nos appels? Hélas! pas autant que notre cœur le désire. Ici, les résultats obtenus sont bien loin de ceux réalisés, avec grand succès, dans d'autres missions. La sainte Table où Jésus nous apporte la vie est souvent déserte, dans notre église. Les invités au grand festin eucharistique trouvent mille excuses et prétextes pour décliner l'invitation du divin Maître. Faisant écho aux désirs du Père de la famille chrétienne, nous avons pressé de toutes manières, à temps et à contretemps, les gens d'entrer en foule, afin que la maison du festin se remplisse. Mais, en vain; nos sollicitations ont souvent retenti dans le désert. Nous sommes arrivés, cependant, non sans beaucoup d'efforts, à introduire la communion mensuelle parmi les femmes et les enfants. Quant aux hommes, ils se montrent généralement rebelles, sauf de rares exceptions. La communion des grandes fêtes de Pâques et de Noel semble leur suffire; d'aucuns même négligent de faire leurs Pâques, et leur nombre est loin de diminuer!

Un bon nombre de familles ont consenti aussi à se faire inscrire au premier degré de l'Apostolat de la Prière. Si elles y sont fidèles, cela pourra attirer sur elles la protection du ciel.

Les mariages mixtes tendent à diminuer; nos chrétiens semblent enfin comprendre la sagesse du décret pontifical. Nos frères séparés le savent aussi; et, pour user de représailles, leurs ministres refusent ordinairement de marier leurs ouailles avec un catholique, à moins que celui-ci ne consente à devenir un des leurs. Mais nos fidèles, tout imparfaits qu'ils sont, ne se laissent pas séduire, je suis heureux de leur rendre ce témoignage. Un de mes sauvages, voulant se marier avec une fille protestante, entre en pourparlers avec son père. Il en reçut cette réponse: « Si tu veux prendre ma fille, prends aussi sa religion, et le mariage sera conclu. » Le jeune homme de répondre: « Quand bien même ta fille serait aussi belle que le soleil,

je ne consentirai jamais à renier ma religion à cause d'elle. » Et le projet tomba à l'eau.

Oui, nos chrétiens ont la foi, mais, pour un grand nombre, c'est une foi morte, une foi sans les œuvres. A tout prix, ils veulent se sauver, mais en carrosse et en suivant la voie large. Parmi les quelques brebis confiées à ma garde, je ne sache pas qu'il en existe une seule digne de figurer dans la catégorie des fervents. La note générale qui semble convenir à cette chrétienté, c'est la tiédeur chez les soi-disant bons et, chez les autres, l'indifférence, voire même la marche à reculons, surtout parmi les hommes. C'est triste à constater, mais c'est la vérité. La cause de cette langueur désespérante ? C'est l'ennemi des âmes : « *Inimicus homo hoc fecit.* » A de plus grands efforts pour le bien, il oppose de plus grands obstacles : il redouble de rage, multiplie ses pièges trompeurs et sème partout la zizanie du mauvais exemple et du scandale, afin d'étouffer la bonne semence et y mêler le poison du mal.

Cet ennemi redoutable, c'est cette prétendue civilisation qui monte toujours, et s'en vient, jetant sur nos rivages l'écume de la société. C'est ce ramassis de gens sans religion ni morale qui envahissent de toutes parts notre petite île d'épinettes. Leurs éructations diaboliques apprennent le blasphème aux enfants mal surveillés, et leur vie déréglée enseigne à la jeunesse les plaisirs défendus, les danses nocturnes avec tout leur cortège d'immoralité. C'est bien le cas de nous écrier avec le Psalmiste (LXXIX, 13), et la tristesse dans l'âme : « *Et vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam.* » Pauvre petite vigne du Seigneur, la voilà toute ravagée et spoliée par ces troupes d'aventuriers qui encombrent nos sentiers !

Notre ennemi, c'est aussi cet hydre infernal de l'hérésie qui nous enlace, nous environne de toutes parts et vient établir ses demeures à la porte même de celles de nos fidèles. Leur influence sur l'esprit et la vie de nos chrétiens est absolument déplorable. Leur contact, pour ainsi dire

quotidien avec les catholiques, bien loin de les attirer, semble plutôt raviver leur fanatisme et les éloigner de plus en plus du divin Bercail. La beauté de notre sainte Religion, avec ses sacrements et son culte, excite chez eux comme une admiration jalouse. Malgré eux, ils se sentent dépassés, sans vouloir en convenir. Et avec une sorte d'obstination acharnée, ils s'attachent et se cramponnent à leurs croyances, passant fièrement à la porte de notre église pour aller se gorger et se repaître du poison de l'erreur dans le temple de leur prédilection.

Pauvres aveugles, deux fois malheureux, et pour être nés au sein de l'hérésie et pour avoir à leur tête pour les diriger, ou mieux, les dévoyer, une sorte de ministre, comme il s'en rencontre peu ici-bas : un vrai cloaque d'ignorance et la personnification même du mensonge et de l'hypocrisie ! Ses fidèles eux-mêmes l'appellent menteur, et, malgré cela, ils ajoutent foi à ses histoires, pourvu qu'elles soient au détriment de l'Eglise catholique.

Tantôt il lui prend des airs de prophète et, sous l'influence d'une soi-disant inspiration, il s'en va, sur les rochers du lac Pélican, sonner la trompette du dernier jour : « Asweyi-Hamuck, iyinitik, dit-il à ses coreligionnaires, prenez garde ! préparez-vous sérieusement ! Aux premières feuilles du printemps, une comète redoutable va embraser la terre de sa queue enflammée ; et ce sera la fin. » Grand émoi parmi ses auditeurs ; c'est une panique générale... Mais les feuilles sont venues ; la comète a passé — même inaperçue — et la terre n'a pas brûlé.

Une autre fois, un dimanche, et en pleine église, il sonne le clairon de la guerre religieuse, et invite ses auditeurs à prêter l'oreille aux premiers grondements du canon : « J'ai là en main, dit-il (et il exhibe un papier quelconque), une lettre signée du roi Georges d'Angleterre, où il dit que les protestants sont en train de batailler avec les catholiques, là-bas, Akamaskik, dans les pays d'outre-mer. C'est une lutte acharnée ; nombre de prêtres et d'évêques, chassés de

leurs églises, sont en fuite ; un plus grand nombre sont incarcérés. L'Eglise catholique bientôt aura cessé de vivre ; il n'y aura plus qu'une seule religion sur la terre, et ce sera la nôtre.... L'évêque catholique du Pas, ajouta-t-il, lors d'un voyage à Montréal, a été arrêté, traduit en justice, et reconnu coupable d'avoir osé annuler et refaire un mariage mixte que j'avais béni moi-même, ici, dans cette église. Pour ce crime, il sera gardé sous les verrous pendant trois ans. »

Une telle calomnie, sur le compte de mon évêque, parvint à mes oreilles et je cherchai le moyen de fermer la bouche à ce vieux menteur. Un de mes catholiques qui avait commis la faute grave d'assister au service du Révérend, ce jour-là même, me servit de témoin auriculaire. Je transcris son rapport et l'envoie à Mgr Charlebois qui jugea bon d'adresser le tout, avec quelques mots de sa part, à l'évêque anglican de Prince-Albert, demandant réparation d'une telle calomnie. Quelque temps après, mon cher ministre reçoit de son évêque une lettre pas trop flatteuse et qu'il a ordre de lire en pleine église, le dimanche suivant, en ayant soin de déclarer absolument fausses ses affirmations au sujet de l'évêque catholique. Notre homme s'exécuta en effet ; mais il n'eut pas le courage de lire lui-même la lettre de son évêque : un des siens lui rendit ce service.

En voilà assez, n'est-ce pas, trop peut-être au sujet de ce triste personnage. J'avais cru qu'il n'était pas inutile d'insister un peu auprès de mes lecteurs sur l'état d'effervescence religieuse qui existe un peu partout dans ce district de Cumberland, au sein de la population indienne hérétique. Avis à nos successeurs ou futurs compagnons, s'il plaît à Dieu de nous en envoyer. Qu'ils aient grand soin de nous arriver bien armés et cuirassés de pied en cap, avec force munitions de guerre dans la giberne, et moult grand courage et endurance dans le cœur ; car avec des foudres de guerre de la trempe de notre révérend de

Cumberland on peut s'attendre à de terribles escarmouches. Surtout qu'ils ne se flattent pas trop de l'espérance peu probable d'y opérer de grands miracles de conversions. Humainement parlant et d'après les seules apparences, l'ère des conversions dans ces tristes pays semble bien sur le point d'être close. Dieu veuille que nos prévisions ne se réalisent point !

A tous ces obstacles, déjà si sérieux, au progrès de notre sainte religion dans cette mission, je me permettrai d'en ajouter quelques autres, et cela afin de vous donner une idée exacte de notre situation religieuse.

C'est d'abord le vice de l'ivrognerie qui prend ici des proportions lamentables, et va bien vite plonger, dans la ruine spirituelle et matérielle, nombre de foyers métis. Nos ivrognes, ici comme partout ailleurs, n'ont pas d'oreilles pour entendre nos supplications et nos avertissements. Un jour cependant, d'aucuns écoutèrent ma voix et me promirent pour un an une demi-tempérance. Certains l'ont gardée fidèlement, au moins pour un temps. Mais, à l'heure actuelle, ces pauvres promesses semblent encore submergées dans le whisky, avec bien peu d'espoir de les voir se renouveler et remonter à la surface.

L'esprit nomade de nos chrétiens : voilà encore un terrible ennemi qui nous est grandement nuisible.

Au rebours de bien d'autres tribus indiennes, qui cherchent par tous les moyens à se rapprocher de la vie civilisée, nos chrétiens, eux, s'enfoncent de plus en plus dans la sauvagerie. Impossible de les avoir sous la main pour les instruire tout à notre aise, veiller sur eux et exercer sur leur existence une influence sérieuse et durable. Ce ne sont que de rares apparitions aux grandes époques de l'année chrétienne. A part cela, c'est l'absence prolongée durant de longs mois. La chasse aux animaux à fourrures les tient éloignés en hiver ; et en été ce sont les voyages en canot ou york boats au service des compagnies et des traiteurs. De là vient la nécessité pour nous de multiplier

nos pénibles voyages, pour courir à la recherche de ces pauvres âmes vagabondes. Cette situation, si peu rassurante soit-elle, ne doit pas cependant abattre notre courage. Si les obstacles se multiplient, multiplions aussi nos efforts pour en triompher. Et comme le disait si bien notre vicaire apostolique dans une de ses circulaires : « A plus d'impiété, opposons un zèle plus ardent ; à une plus grande corruption, opposons une plus sainte vie, et une plus grande mortification à une plus grande recherche des plaisirs. » C'est peut-être pour n'avoir pas suivi suffisamment de si sages conseils que nous avons à déplorer ce nouvel accroissement d'indifférence religieuse. C'est une leçon, un avertissement pour l'avenir ; puissions-nous en profiter et travailler désormais avec plus d'ardeur à notre propre sanctification, afin de pouvoir travailler plus efficacement à celle des autres ! »

Il n'appartient pas à l'ouvrier de fixer le temps de la moisson, ni au missionnaire celui de la conversion des peuples. Si cette heure n'a pas encore sonné pour nombre d'âmes qui nous entourent, il faut l'attendre avec patience, ou mieux, la hâter par nos prières et nos supplications. Et s'il n'est pas donné aujourd'hui, au missionnaire de Cumberland, d'ajouter, lui aussi, un petit couplet, si modeste soit-il, au beau concert de triomphe que chantent si glorieusement dans nos Annales ses frères dans l'apostolat, il ne voudrait pas cependant laisser ses lecteurs sous l'impression que son ministère ici serait sans résultat.

Les saints ont dit : La conversion d'une seule âme est chose plus précieuse que toutes les richesses du monde ; c'est la plus grande preuve d'amour envers le Christ. Et sainte Thérèse n'a-t-elle pas ajouté : « Sauver une âme ! et puis mourir ! »

Or, depuis que le missionnaire Oblat arpente et parcourt dans tous les sens ces plages désertes, répandant à profusion ses sueurs, ses souffrances et ses prières, combien d'âmes lui doivent le salut ? Nos cimetières sont remplis

de petits corps d'enfants, régénérés par l'eau sainte et dont les âmes sont parmi les anges. Sans nous, ils seraient à tout jamais privés de la vision bienheureuse. Combien de chrétiens, métis ou sauvages, sont morts sous nos yeux et entre nos bras, dans les meilleures dispositions ! D'autres même ont fait une mort réellement édifiante. Il est inouï qu'aucun de nos chrétiens ait jamais refusé les sacrements. Au contraire, leur empressement à réclamer le prêtre au moindre danger et surtout à l'heure dernière, démontre bien d'une façon péremptoire qu'il y a chez eux un grand fonds de religion et de foi. Après une vie parfois toute d'indifférence, pour ne pas dire plus, qui leur a pu mériter la grande grâce d'une bonne mort, sinon, en grande partie, les prières et les prédications du prêtre ? Ceci devrait, ce semble, consoler le missionnaire, et relever son courage au milieu des épreuves et des déboires. Après tout, Dieu ne demande pas le succès. Oui, les épis sont clairsemés, et les gerbes bien rares ; mais ces épis et ces gerbes d'âmes, le divin Moissonneur les regarde avec amour ; il leur réserve une place de choix dans le divin grenier, car ils sont le prix de bien des sueurs et de douloureux sacrifices. Et s'il plaît au Maître de réserver à d'autres les grandes consolations de l'apostolat ; s'il veut garder pour Là-haut toute la récompense due à son ouvrier : tant mieux ! elle n'en sera que plus belle : *Qui seminant in lacrymis, in exsultatione metent.*

Avant de clore ce trop long rapport, permettez-moi de signaler un événement, ou plutôt un nouvel obstacle qui vient de surgir inopinément, pour le plus grand détriment de nos missions. A quarante-cinq milles au nord de Cumberland, des chercheurs avides viennent de découvrir sur les bords du lac Castor des mines d'or que l'on dit très riches et abondantes. Comme une traînée de poudre, le bruit s'en est répandu au loin, excitant jusqu'au paroxysme, l'imagination cupide des coureurs de fortune. Nos métis et nos sauvages en ont déjà l'esprit tout bouleversé.

Dans leurs rêves et plans d'avenir, ce ne sont que montagnes d'or, richesses colossales... « *Osawisoniyaw! miskawaw soniyaw nit'askinak!!*... L'or! on a trouvé l'or chez nous! »

Cet hiver a vu sur les chemins, du Pas au lac Castor, des caravanes continues de chercheurs d'or, s'en allant arpenter et s'approprier une parcelle du terrain fortuné où gît le précieux métal. La plupart voyageaient à pied, par des sentiers difficiles, l'épaule chargée d'un lourd fardeau; mais ne comptant pour rien les fatigues de la route.

Au retour d'un voyage pour conférer des baptêmes au lac Castor, cet hiver, je rencontrai sur le chemin trois pauvres diables, une corde autour des reins, attelés l'un derrière l'autre à la façon des chiens, et tirant de toutes leurs forces, dans la grande neige, une lourde et large traîne, chargée de plus de 500 livres. Fallait voir ces figures enflammées, ces yeux hagards, ces traits allongés par la fatigue... Il ne leur manquait plus qu'à tirer la langue comme les chiens. Quelle pitié! me disais-je en moi-même. Tant de peine pour un peu de poussière! Heureux le chrétien qui s'imposerait pour son âme et Dieu seulement la centième partie de leurs souffrances et de leurs travaux!

Que nous réserve l'avenir? Notre pays va-t-il devenir un second Klondike? A l'ouverture de la navigation, dans quelques jours, les bateaux à vapeur vont commencer à vomir sur nos rivages des centaines, des milliers peut-être de chercheurs d'or.

Nous sommes à la veille d'une invasion formidable. Que va devenir, au milieu de tout cela, notre petit noyau de chrétiens? Ce Dieu mammon, avec son armée de serviteurs et d'esclaves, ne viendrait-il pas creuser la tombe de nos missions du Nord? Espérons toujours que le divin Cœur de Jésus et la Vierge puissante, terreur des hérétiques, continueront à nous protéger et à préserver de la ruine éternelle l'âme de nos chers enfants des bois.

HENRI BOISSIN, *O. M. I.*